BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XVII
A
52
NAPOLI

MA

REPUBLIQUE

MA

REPUBLIQUE

AUTEUR ; PLATON;

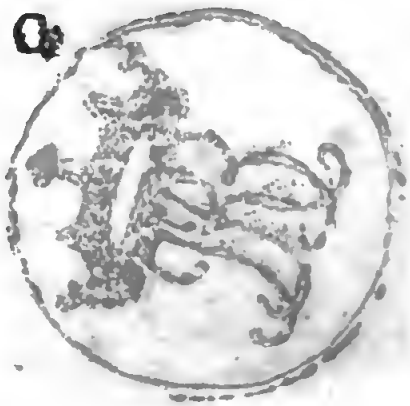
ÉDITEUR, J. DE SALES;

TOME III.

OUVRAGE DESTINÉ A ÊTRE

PUBLIÉ

L'AN M.DCCC.



DE L'ÉTAT

DE LA FRANCE,

A L'EPOQUE DE SA RÉVOLUTION.

APRÈS un long silence, commandé par la surprise qu'inspirait une pareille série d'évènemens, ma fille, dit le philosophe, ce n'est pas ainsi qu'Epaminondas donna la liberté à Thèbes et Dion à Syracuse. Mais je ne suis pas fâché que toutes les conspirations des peuples contre le despotisme ne soyent pas jettées dans le mê-

me moule : puisque les tyrans ont mille moyens de tourmenter le globe, j'aime à voir par l'histoire, que le globe a mille moyens d'écraser ses tyrans.

Une révolution dans l'antiquité, dépendait d'ordinaire d'un homme de génie qui sécouait sa nation, et la rendait capable de grandes choses ; ici c'est la nation entière qui secoue ses hommes de génie, et leur indique les moyens de la régénérer.

Ce qui démontre bien qu'à la différence des petites républiques du Péloponèse, la France s'est portée en masse pour anéan-

tir le pouvoir absolu, c'est qu'au premier signal de l'insurrection donné dans la capitale, le tocsin de la liberté a sonné dans toutes les villes de la monarchie. Le feu sacré du patriotisme n'attendait que l'explosion du foyer pour se propager des Vosges aux Pyrenées, et de la Corse à la Bretagne.

Ce concert singulier, tel qu'aucun empire jusqu'ici n'en a offert le modèle, annonce des esprits préparés lentement par l'influence des lumières. Or, une révolution mûrie par la sagesse des siècles, semble à l'abri de leur at-

teinte. Le législateur qui ne lie ses loix qu'avec le ciment de la raison, bâtit pour l'éternité.

Eponine, tout ce que je viens de lire, et sur-tout le fragment que tu viens d'entendre, m'a fait rêver. Je veux mettre mon code en regard avec la nouvelle constitution française. De ma théorie, appliquée à ce système de loix, résultera, sous une forme plus sensible pour toi, et sur-tout plus attrayante, l'ouvrage un peu abstrait que j'appelle ma république.

En ce moment l'empereur parut dans la tente; il était sans de-

corations, sans gardes ; il n'en faut point, quand le pouvoir vient demander audience à la raison. Ce prince, à qui il importait de connaître l'impression qu'avait faite la lecture de l'histoire de la révolution française, brûlait de mettre sa pensée en commerce avec celle du philosophe. Pour s'attirer encore plus la confiance de ses vertueux otages, il commença par leur faire part des nouvelles récentes qu'un courier venait de lui apporter sur la destinée du Cosmopolite.

A peine ce navire anglais était-il à la bande, que les Turcs jet-

tés dans une des isles du Danube ; instruits de la dispersion momentanée de l'équipage, avaient comploté de rendre au grand seigneur toutes les victimes qu'on avait arrachées à son despotisme : quatre des plus audacieux se chargérent de pénétrer la nuit près du vaisseau pour y enlever les deux sultanes, et deux autres, de remonter le fleuve, pour atteindre Eponine et le philosophe.

Cette trame infernale, qui n'eut pas tout le succès que le crime en attendait, ne servit qu'à faire couler un sang précieux à côté du sang le plus vil. Les deux

Musulmanes étaient assises sur le bord de la rade, à quelque distance des tentes du Cosmopolite : c'était à la fin du jour, et la lumière de la lune commençait à faire pâlir les feux expirans du soleil : les jeunes beautés qui avaient dans le cœur la sérénité qu'elles voyaient régner au firmament, après s'être livrées aux jeux paisibles de leur âge, s'occupaient en silence à voir appareiller un petit navire marchand qui allait se rendre sur les côtes de la France. Les quatre brigands se présentent tout à coup, le cimeterre en main. L'une des sultanes qui les reconnut n'eut que

le tems de se jetter dans la mer: le petit navire envoya sa chaloupe à son secours : mais on ignore si les matelots purent la recueillir avant qu'elle fut engloutie par les flots : au milieu du tumulte de cette scène terrible, le navire leva l'ancre et mit à la voile.

Cependant les cris des deux infortunées avaient fait sonner l'alarme dans toutes les tentes du Cosmopolite : pendant que celle qui était restée sur le rivage se débattait entre les mains des ses ravisseurs, le com odore accourut avec un petit nombre de soldats. Le combat fut aussi vif qu'il

pouvait l'être entre le courage qui veut vaincre et la férocité qui veut mourir. Les quatre musulmans y périrent. Celui qui paraissait le chef, avant d'expirer eût encore la force de poignarder la sultane. Je meurs content, dit-il au commodore, je te ravis le prix de ta victoire, il n'a pas tenu à moi que ton navire, percé de mes mains ne périt avant d'atteindre au port. Tu nous regardes comme les vils esclaves d'un despote : saches que ces esclaves, quand ils ont du caractère, peuvent apprendre aux hommes libres à se venger et à mourir.

Les deux scélérats qui étaient à la poursuite du philosophe et de sa fille, remontèrent le Danube ; comptant les momens où leur proie aborderait sur l'une des deux rives, pour s'en rendre les maîtres. Ils la virent en effet sortir de la chaloupe pontée, le jour du combat entre les Autrichiens et les assiégés de Belgrade ; ils n'osèrent l'attaquer en ce moment, à cause des matelots qui servaient de cortége ; mais quand les voyageurs entrèrent seuls dans la forêt, ils les suivirent de loin sans bruit et sans se montrer ; sûrs de ne trouver aucune résistance dans un vieillard et dans une femme,

ils leur permirent de s'égarer dans les issues nouvelles qu'ils se frayaient, attendant le silence et la solitude, pour prendre leurs victimes.

Ce moment terrible arriva bientôt. Le vieillard et sa fille, excédés de fatigue, s'étaient, comme nous l'avons vu, couchés le long du torrent, et appellaient le sommeil qui devait réparer leurs forces, lorsque les brigands se dirent entre eux : il est tems de servir la vengeance du sultan : fondons sur nos ennemis, et si leur faiblesse les empêche de

nous suivre, portons leurs têtes dans Belgrade.

Toutes les fois que le crime veille, la justice céleste ne dort pas : à l'instant où les scélérats tiraient leurs cimeterres du fourreau, deux inconnus s'élancent sur eux, l'épée à la main, et les font tomber morts à leurs pieds. Un des vainqueurs reçut dans le combat une blessure profonde, prononça douloureusement le nom d'Eponine, la vit accourir et disparut.

Tel est le fonds du récit que Joseph fit à ses ôtages, récit que j'abrège parce que l'histoire en

comporte peu les faibles détails. Le vieillard, que l'habitude de la philosophie apprenait à se composer, parut l'écouter de sang-froid. Mais Eponine, plus près de la nature, ne voila point l'intérêt qu'il lui inspirait : cachée modestement derrière son père, quand l'empereur entra, elle s'était insensiblement approchée du prince, et sur la fin de la narration, elle en était si voisine qu'elle semblait respirer son haleine. Ce ne fut qu'au silence de l'empereur, que la jeune Grecque, s'appercevant qu'elle avait manqué à la bienséance, alla cacher sa rougeur dans les bras de son père.

Eponine voulait interroger le prince sur la blessure de son libérateur, et un mouvement inconnu l'arrêtait : elle ouvrait une bouche timide, et sa voix expirait sur ses lèvres : l'empereur qui suivait tous ses mouvemens, qui voyait son sein s'élever avec une force qui trahissait son émotion, eut la générosité de lui épargner l'embarras de sa demande. Eponine, dit-il, les jours du protecteur de l'infortune et des graces, sont en sûreté : on m'a indiqué un hermitage dans la forêt, où il a trouvé un asyle. Le guerrier qui l'accompagnait ne le quitte pas un seul moment : moi-même,

respectant le secret de cet inconnu, j'ai envoyé le premier médecin de mon camp, sous un nom étranger, pour veiller à sa prompte guérison; puisqu'il veut que vous ignoriez son service, je prétends aussi qu'il ignore mes bienfaits. Je sens comme lui qu'il y a quelque chose de grand à obliger et à dispenser de la reconnaissance.

Eh bien, mon père, dit Eponine, vous venez de l'entendre! Il est sensible, et il est roi! Combien son ame est au-dessus de sa renommée! Que lui manque-

t'il donc pour être tout à fait Marc-Aurèle ?

Il me manque dit le prince, de n'avoir pas eu le courage de préférer la voix sévère de l'amitié à l'adulation, qui fatiguait jusqu'à mon despotisme. Aujourd'hui que le ciel jette Platon dans mes bras, sa présence semble répandre un nuage sur tout ce qui s'est écoulé de mon régne ; je croyais avoir fait quelque chose pour la gloire, et la philosophie, qui me désabuse, ne me donne droit peut-être qu'à une frivole célébrité. J'ai voulu affranchir l'Europe de la tyrannie des papes, et n'ai pu les détrôner

dans l'opinion des peuples : j'ai tenté de rendre Rome, qui m'était étrangère, aux lois de la nature, et le Brabant, mon patrimoine, est sur le point d'échapper aux miennes. La longue inertie des sultans me présageait des palmes faciles dans la conquête de Constantinople, et après avoir fait répandre inutilement le sang de trois cents mille hommes, je ne suis pas encore maître de Belgrade.

Et voilà, dit le philosophe, ce qui devrait désormais dégoûter tous les princes de l'Europe de l'ancienne routine sur l'art de

régner. Depuis l'avènement de la raison, on n'honore plus que du nom de brigandage les guerres de convenance, si célébrées par l'ancien machiavélisme ; les conquêtes qui, jusqu'à Charles XII, firent la gloire des souverains, ne sont plus aujourd'hui qu'un attentat contre le bonheur des hommes, que le héros doit expier.

Il y a déjà quelque tems, reprit Joseph, que je m'apperçois de cette révolution dans les esprits, qui tend à dénaturer toutes les idées reçues, et à changer peu à peu la base de tous les gou-

vernemens. Lorsque je parcourus la France, sous le titre de Falkenstein, je vis qu'on étudiait en moi l'homme bien plus que l'héritier du trône des Césars. Ce n'était plus la cour qui, à cette époque, donnait ses opinions à la capitale, comme sous Louis XIV; c'était la capitale, forte de toute la liberté de penser, qu'elle tenait de l'école de Montagne et de Montesquieu, qui faisait plier sous le joug de ses idées le despotisme de la cour. Louis XVI lui-même, qui pouvait gouverner ses états avec l'insouciance absolue de son ayeul, était contraint, pour ne point heurter de front

le progrès des lumières, d'appeller auprès de lui les Turgot, les Malesherbes et d'autres ministres philosophes. Ce beau trône une fois conquis par la raison, il faudra bien que peu à peu tous les autres entrent dans la monarchie universelle. Le sort de l'Europe semble à cet égard attaché à celui de la France, et voilà ce qui me fait desirer de lire d'une manière saine, l'histoire de son insurrection.

Sire, dit le sage, j'ai veillé pour remplir votre attente : outre le fragment historique sur la révolution, dont mon Eponine

était digne d'entendre la lecture, j'ai dévoré l'insipide fatras des libelles, que les enthousiastes des deux partis vous ont envoyés; partout j'ai cherché les faits, qui sont l'ame de la discussion, et la raison philosophique des faits sans laquelle il n'y a point d'histoire.

Je ne vous demanderai point la permission de m'exprimer avec cette fierté qui caractérise l'indépendance de tout préjugé. Cette froide prudence compromettrait la haute estime que vous m'inspirez. Sans doute que quand vous avez eu le courage, en entrant

ici, de déposer le titre d'empereur, vous vous êtes promis d'en sortir philosophe.

Sire, je dirai hautement que la révolution française, telle qu'elle est aujourd'hui, est un des pas les plus hardis que l'esprit humain ait fait vers sa perfectibilité. Il ne faut la mettre en parallèle avec aucune des belles conjurations qui organisèrent les anciennes républiques. Dion, Brutus, Epaminondas, et tous ces illustres perturbateurs de Rome et du Péloponèse, ne songèrent qu'à rendre quelques états libres, et il s'agit ici de jetter les fondemens

de la liberté et du bonheur de l'univers.

Mais je déclarerai avec la même franchise, que cette révolution, toute hardie qu'elle paraît, est bien loin d'avoir acquitté la dette qu'elle semblait avoir contractée avec la raison.

Pour voir d'un coup-d'œil l'intervalle immense qui sépare ce qu'a été l'insurrection française sous la main des patriotes plébéiens, à qui elle est due, avec ce qu'elle aurait pu être, si elle n'avait eu pour mobile que le cours insensible des évènemens,

il suffit de ne pas perdre de vue le grand principe, que la France, l'état le plus éclairé de l'Europe, ne doit la belle constitution, qu'on la force d'accepter, qu'au progrès de ses lumières.

Le germe de cette constitution se trouvait dans cette foule d'excellens ouvrages philosophiques que le crédule Louis XV espérait d'anéantir avec ses lettres-de-cachet et ses arrêts de mort.

Le ministre philosophe Turgot, avait essayé de mettre en pratique cette théorie audacieuse, qui part de la liberté de penser;

ser, commune à tous les hommes, pour arriver au système primordial d'égalité : et telle était à cet égard l'empire irrésistible de l'opinion, que quand le faible Maurepas, épouvanté de tout ce que méditait le génie de cet homme de bien, le renvoya de la cour, il se vit obligé de le remplacer par un républicain de Génève, qui devint aussi un ministre philosophe.

Il existait alors un parlement de Paris, qui, suivant les usages des corps, n'ayant jamais que l'esprit du siècle où il ne vivait plus, présentait comme des nouveautés dangereuses tout ce qui tendait;

à améliorer l'espèce humaine ; mais en vain avait-il enregistré, sans la plus légère modification, l'abominable édit qui dévouait les penseurs au supplice, jamais il ne brava assez l'opinion publique pour faire tomber les têtes des sages sous le fer des bourreaux : il est vrai qu'il se consolait un peu, en dévouant les livres au bûcher, de n'y pas envoyer les philosophes.

Deux hommes de génie ont conquis leurs contemporains ; Rousseau en déployant les foudres de son éloquence, Voltaire en faisant valoir avec adresse

l'arme légère du ridicule ; tous les deux ont essuyé les proscriptions des gouvernemens et les anathêmes du sacerdoce, et tous les deux vainqueurs, en mourant, de leurs juges, ont annoncé que la raison les vengerait par l'humiliation des gouvernemens et la chûte du sacerdoce.

Il fallait que cette raison fût déjà bien puissante en France, il y a quelques années, puisque dans la crise violente où se trouvaient ses finances, elle ne trouva pas d'autre remède que celui d'assembler la nation. Ceux qui devaient le plus y perdre, y con-

coururent avec le plus de zèle ; le frivole Calonne, qui sentait le ministère s'échapper de ses mains : les parlemens qui allaient trouver des vengeurs de ce peuple qu'ils avaient tenu si long-tems courbé sous le glaive de leurs loix arbitraires ; le roi qui, pour conserver sa couronne, allait abdiquer sa souveraineté.

Et il était impossible de s'abuser, et par rapport à l'empire que les lumières prendraient sur les représentans de la France, et par rapport à celui que les représentans eux-mêmes prendraient sur le trône et sur la nation. Tous les

bons livres qui paraissaient depuis quarante ans annonçaient la nécessité de remettre debout, à l'aide du levier de la philosophie, la machine affaissée du gouvernement; et pour y réussir, il fallait que tous les pouvoirs s'anéantissent un moment devant la dictature formidable des législateurs.

La raison à cet égard n'emprunta pas la marche oblique et tortueuse du machiavélisme : elle dit ouvertement : afin de tout reconstruire, je dois tout renverser. Elle ajouta, je veux régir à mon gré le sceptre de l'opinion

pour faire le bien avec quelqu'énergie.

Lisez, sire, quelques cahiers du tiers, certaines doléances des villes, sur-tout la fameuse instruction philosophique que le duc d'Orléans fit composer par l'abbé Sieyes pour l'instruction de ses bailliages, vous y verrez sans voile ces deux dogmes du nouvel évangile qui était sur le point d'éclorre : l'un que l'édifice gothique de la législation française avait besoin d'être refait du comble à la base : l'autre que le plan des architectes serait manqué si on ne les faisait pas dépositaires de la toute puissance.

Ajoutons à toutes ces considérations, la liberté indéfinie accordée à la presse, liberté qui, malgré le cynisme d'un si grand nombre de sophistes, appellés à en abuser, devait concentrer tant de rayons épars dans un seul foyer; et il sera impossible soit de méconnaître le germe de la révolution française dans le progrès des lumières, soit de ne pas pardonner à des souverains éphémères quelques abus de pouvoir.

Amenés par la série des faits à ce résultat, plaçons sous divers points de vue un grand état qui s'agite en tous sens à l'approche

des lumières, et examinons comment il recevra le grand bienfait de sa régénération.

Si l'état est neuf, il sentira moins la nécessité de changer sa constitution, parce que ses mœurs suppléent à ses loix. Cependant peu à peu la raison débarassera le gouvernement de tous les corps hétérogènes qui en gênaient la marche, les abus se réformeront d'eux-mêmes : le bien se fera sans l'appui des factions, et on sera tout étonné d'arriver par deux voyes au bonheur, par les lumières et par la vertu.

Telle eut été Philadelphie, si l'illustre Penn, qui d'ailleurs a si bien mérité du genre humain, avait permis à la philosophie anglaise de se transplanter dans le nouveau monde : quelques générations après la mort de ce législateur, le code imparfait qu'il avait donné à ses primitifs, se serait épuré : les amis de la paix n'auraient pas eu besoin de faire couler le sang humain pour s'ériger en république, et on aurait sauvé à l'Europe le spectacle de la guerre scandaleuse entre une colonie et sa métropole.

Si l'état est dans sa maturité à

l'époque où la raison le régénère ; comme le ressort de ses mœurs est déjà un peu affaibli, il sentira davantage le besoin de se créer une sauve-garde contre toute espèce de tyrannie ; et il arrivera avec effort peut-être, mais sans crise violente à la réforme des vices de son gouvernement.

Telle a été l'Angleterre, il y a précisément un siècle, lors de la fuite de ce faible Jacques II qui, croyant à l'infaillibilité des papes plus qu'à celle de la raison, préféra les bénédictions stériles du saint-siége à ses trois couronnes ; on discuta à Londres dans le par-

lement, avec tout le sang-froid philosophique, les grandes questions sur la souveraineté, sur les droits des peuples antérieurs à ceux des rois, sur l'équilibre des trois pouvoirs ; on y examina en particulier s'il y avait un contrat primitif entre le trône et les peuples, et si ce contrat avait été violé par le dernier des Stuards ; quoique le prince d'Orange, le plus ambitieux des hommes, se tint caché derrière le rideau ; grace aux lumières qui préparaient la révolution, on n'ensanglanta pas la scène ; Jacques II, se trouva détrôné plus paisiblement encore que le Théodore moderne

de la Corse, et l'orgueil de Louis XIV qui le protégeait, ne le sauva pas de l'opprobre d'être oublié. En attendant se formait cette magnifique constitution anglaise que je regarde comme la pierre d'attente, sur laquelle reposera tout édifice social qu'on voudra consacrer à la liberté des mondes.

Enfin, il peut se faire que la régénération d'un empire, par le secours des lumières, ne s'opère que, lorsqu'affaissé par un luxe dépravateur, il ne semble plus lui rester de ressources que pour achever de se corrompre et des forces

forces que pour se détruire. Cette position terrible est celle où se trouvait la France quand elle voulut être libre. Arrêtons un moment nos pinceaux sur cet instant critique, et voyons l'effet qui a dû résulter, de la lutte entre la dégradation de l'esprit public et le progrès des lumières.

La France étant un état absolu, il ne faut chercher l'esprit public qu'autour du trône : car tel est l'effet du despotisme qu'il condamne à l'oubli toutes les existences, excepté la sienne. C'est le Saturne de la mythologie, qui ne

protège ses enfans à leur naissance que pour les dévorer.

Or, il est démontré que depuis l'abominable ministère du cardinal Dubois, il n'y avait d'esprit public autour du trône français, que celui de la perversité. La prostitution des mœurs sous l'empire des favorites, l'or et la bassesse donnant le droit de tout oser, les titres et les faveurs couvrant dans les places les plus éminentes l'opprobre ou la nullité; tout annonçait qu'à la cour magnifique de Périclès avait succédé la cour dépravée de Claude et d'Héliogabale. En vain Louis XVI,

ami des mœurs, tenta-t-il de rendre sinon à la vertu, du moins à la décence, toute cette troupe d'eunuques décorés et de nobles courtisannes qui formaient, aux yeux du préjugé la pompe du trône; l'exemple du maître ne put atteindre le cœur cangrené de ces esclaves. Seulement ceux qui aspiraient à la faveur, eurent l'art de joindre à l'horreur de leur vie le vice qui en est le terme, l'hypocrisie.

Comme cette cour était le centre unique de tous les pouvoirs et qu'avec ses intendans, ses chefs de cours souveraines et ses gou-

verneurs de province, elle composait un immense réseau avec lequel elle enveloppait l'état entier, on peut dire qu'à l'époque de la révolution, la France n'offrait à l'Europe d'autre esprit public que cet esprit de vertige et de dégradation qui amène la chûte des monarchies.

Quelle était donc la masse des citoyens sur laquelle devaient frapper les lumières, lorsque la France voulut se remettre debout, sans employer le levier odieux de la conquête ?

Ce ne pouvait être le peuple ;

plongé par-tout dans la plus profonde ignorance, abruti à la fois par le culte et par le gouvernement, prosterné devant le prêtre qui corrompait sa morale et devant l'intendant qui s'abreuvait de sa sueur et de ses larmes: d'ailleurs, sa misère le tenait courbé nécessairement dans sa fange; il était trop occupé du soin de ne pas mourir, pour songer qu'il avait une intelligence.

Les lumières avaient entouré de quelques rayons la classe des grands; mais le grand nombre qui avait besoin d'exercer dans l'ombre sa sourde tyrannie, ne

connaissait la raison que pour s'indigner de ses progrès : aussi jamais les ouvrages destinés à propager la liberté de penser, ne trouvèrent d'ennemis plus ardens qu'autour du trône ; un laVrillière, un Richelieu, et tous les héros du jour, qui craignaient d'être démasqués, assimilaient sans pudeur les philosophes avec les scélérats à système, qui sont les ennemis nés du ciel et des hommes.

C'était donc dans l'ordre intermédiaire, qu'il fallait chercher les citoyens généreux qui ne désespéraient pas de la chose publique,

et qui, malgré les tables de proscriptions dressées par le pouvoir, et les terreurs de la multitude, croyaient encore qu'on pouvait aller par les lumières à la vertu.

Cette classe moyenne, toujours la plus respectable dans les monarchies, parce qu'elle n'a ni les préjugés du peuple ni la perversité des cours, comptait dans son sein une prodigieuse quantité d'individus tous isolés, tous marchant contre l'ennemi des mœurs et de la liberté, sans chef et sans drapeau; tous n'ayant d'autre signe de ralliement que cette raison universelle qui éclaire en tout

tems, quand on a le bon esprit de la consulter.

A la tête de cet ordre intermédiaire étaient les gens de lettres, qui suivant la considération dont ils jouissent, font et défont les renommées, et qui, grace au sceptre de l'opinion que la raison leur a remis, semblent tenir dans leurs mains la destinée des monarchies.

Après eux il faut mettre cette foule de gens de loi, occupés dans les villes à défendre la veuve et les orphelins, à donner des conseils à l'infortune, à protéger

la faiblesse contre la force ; et qui joignant à une éducation cultivée la double fierté que donne une profession pleine de noblesse et une honnête pauvreté, offrent une confédération tacite, contre laquelle viennent se briser à la longue toutes les espèces de tyrannie.

Le torrent de lumières entraînait aussi dans cette classe moyenne un grand nombre de transfuges, soit de l'ordre de la noblesse, soit de celui du clergé : et ces hommes d'élite, dégagés de tout préjugé de corps, faisaient, par leurs noms distingués, un poids

dans la balance ; car il faut des noms à un état dégradé qui se relève, pour donner une sorte de majesté à son insurrection.

Je diviserai donc la France à l'origine de la révolution en trois castes, aussi essentiellement distinguées que celles de l'Inde : la partie qui était inaccessible aux lumières, la partie qui craignait les lumières, et le corps intermédiaire qui accélérait le progrès des lumières.

Il est bien évident que la guérison des blessures de l'état ne pouvait partir que du corps inter-

médiaire, qui avait assez d'intelligence pour deviner le remède et assez de courage pour le diriger.

Mais ce corps se trouvant placé entre les derniers membres du corps politique qui ne voyaient pas les désordres du gouvernement, et les chefs qui vivaient de ses désordres, il était difficile d'imiter l'Angleterre à l'avènement du prince d'Orange, et d'arriver sans secousses à la régénération.

Il s'agissait d'éclairer à la fois la multitude et de faire trembler le pouvoir. Telle fut l'origine de l'insurrection, et peut être son apologie.

PREMIER TABLEAU

D'UNE RÉVOLUTION

QUI N'AURAIT EU QUE LA RAISON POUR AGENT ET POUR MODÈLE.

LE vieillard épuisé de fatigues, sentant sa voix s'éteindre, n'avait pu prolonger le tableau de ses vues philosophiques sur la révolution française, au de-là du principe qui amena l'insurrection. Le lendemain il se rendit avec Epo-

nine dans la tente de l'empereur : ce n'est point ici, mon cher philosophe, dit le prince, que je puis m'éclairer avec toi : trop de regards nous assiègent, trop de petits devoirs m'importunent ; d'ailleurs, ni ces superbes altesses, qu'en qualité de chef de l'empire je traîne toujours avec moi, ni mes généraux mêmes, dont les cheveux ont blanchi dans l'exercice de la guerre, ne sont dignes de t'entendre organiser le monde, avec les élémens de la paix et de l'égalité ; la patrie des uns est la cour d'un despote, celle des autres est un champ de bataille.

Il y a quelque tems, ajouta-t-il, que je me suis formé une espèce de Portique d'Athènes, avec le kiosque d'un Bacha, situé sur une montagne à quelques lieues de Belgrade : là, je vais de tems en tems interroger, sur l'art de régner, des morts illustres, tels que Plutarque, Tacite et Xénophon. Sage vieillard, et vous, moderne Aspasie, venez un moment les remplacer ; j'ai besoin que l'éloquence persuasive d'Eponine tempère un peu la philosophie hardie de son père, pour que je pardonne à la France sa révolution.

Des chevaux et un cortège de

soldats d'élite, commandés par le nouvel officier, fait l'avant-veille dans la forêt, attendaient les ordres de l'empereur hors de la tente : on partit à l'instant; arrivé à la vue du kiosque, le prince ordonna à sa suite de l'attendre au pied de la montagne, et monta à pied une avenue très-rapide, donnant le bras à Eponine, qui soutenait de son autre main la démarche chancelante de son père. Ce tableau rappellait involontairement les Alcinoüs, les Nausicaa, et tous ces héros si simples et si grands, qu'on ne rencontre plus que dans les poèmes d'Homère, et dans l'âge d'or.

Il était difficile de voir un site plus romantique que celui du kiosque. L'architecte musulman l'avait adossé à un rocher taillé à pic, dont l'œil le plus intrépide n'osait mesurer la profondeur; mais le côté de l'avenue, enrichi du pied de la montagne jusqu'au sommet, de tous les trésors de la végétation, présentait une alternative pittoresque de terrasses, décorées de bosquets et de nappes d'eau, dont l'ensemble donnait quelqu'idée des antiques jardins de Sémiramis.

Comme malgré sa grande hauteur, la montagne du kiosque

était parfaitement isolée, on jouissait, sur la dernière plate-forme d'une vue que rien ne pouvait circonscrire; l'empereur prit plaisir à en expliquer tous les détails à ses respectables otages: sur-tout il appuya sur ceux qui pouvaient donner à son ame quelque jouissance: vous voyez, disait-il, toute cette partie de la forêt qui s'étend du fleuve jusqu'à mon camp de Belgrade. Ici vous avez rendu un soldat généreux à la vie, et son juge terrible à la vertu: là poursuivi par mes ennemis et abandonné par mes soldats, j'ai trouvé des guides et des libérateurs. Plus loin se trouve l'hospice où respire

dans les angoisses de la douleur le sauveur d'Eponiue. — Pardonnez, sire, dit avec feu la fille du philosophe, mais je ne vois pas distinctement cet asyle: (en effet, quelques larmes de la reconnaissance, qui roulaient dans ses beaux yeux, les couvraient alors d'un nuage) — C'est dans cet enfoncement, reprit le prince, entre le bouquet de Mélezes et le torrent qui va se perdre dans le Danube.

Comme le ciel était couvert de nuages qui interceptaient les feux du jour, on choisit, pour continuer l'entretien philosophique de

la veille, la terrasse qui couronnait le kiosque; je ne sais, dit le sage, mais il me semble que mon ame s'élève à mesure que je quitte la terre. Les régions aëriennes circonscrivent moins l'essor de ma pensée: je suis plus moi-même, quand les plaines du ciel s'ouvrant tout à fait devant mes yeux, je puis m'élancer librement dans le sein de la nature.

Après un quart d'heure de silence, où le philosophe tout entier à la contemplation, semblait n'exister que par son intelligence, sire, dit-il, vous savez combien dans cet horison immense qu'à

peine la vue peut embrasser, il y a pour le voyageur qui le parcourt, d'inégalités de terrein à vaincre, d'éminences secondaires à franchir; cependant à la hauteur où nous sommes, toutes les éminences se fondent, toutes les inégalités disparaissent, et la vaste région qui nous sépare de l'embouchure du Danube nous paraît aussi unie que l'est dans un calme parfait la surface du Pont-Euxin; cette illusion d'optique rend sensible l'erreur de la philosophie, quand elle veut appliquer une théorie qui se perd dans les nuages, à la marche terre-à-terre de la politique sociale. Il faut

qu'un Lycurgue, après avoir créé de toute la hauteur de son entendement, la grande machine de sa législation, la dépose doucement sur le sol destiné à la recevoir, afin de calculer les frottemens qui doivent en retarder les effets : car on n'organise pas plus les empires avec la métaphysique des loix qu'on ne parcourt le globe en se dirigeant par les mappemondes.

Et moi aussi, j'ai été long-tems ce philosophe présomptueux qui créait péniblement des républiques parfaites, comme si des intelligences seules devaient les habiter. L'expérience des hommes

et des choses a depuis mûri mes idées sur cette vertueuse chimère ; je suis descendu des régions aëriennes pour me mettre en commerce avec les passions de mes pareils ; j'ai examiné avec Solon non qu'elles étaient les meilleures loix, mais qu'elles étaient celles dont notre faiblesse s'accommodait le mieux ; d'après ce plan, il fallait faire l'essai de ma haute théorie sur l'état dont la régénération relevait le mieux la dignité de l'homme. La France s'est présentée à mes pinceaux, et j'ai réfondu ma république.

Mais toute législation n'a par-

elle-même, qu'une force d'inertie : il faut qu'un mobile quelconque lui donne sa première impulsion, et ce mobile, chez un peuple qui n'est pas neuf, est d'ordinaire une insurrection.

Je vais donc tenter d'exposer aux yeux du premier souverain de l'Europe, le plan d'une insurrection qui, née du progrès des lumières, n'aurait eu que la raison pour agent et pour modèle.

Il fallait d'abord un peuple mûr, pour ne point rendre non-seulement inutile, mais même dangereux, le grand bienfait d'une ré-

génération : car il n'est pas donné à tous les états de connaître le secret de leur faiblesse. L'empire ottoman qui s'est formé avec l'épée, rougirait de se revivifier avec les lumières ; l'Espagne et le Portugal, où des loix émanées à la fois du trône et de l'autel, réprimment toujours la liberté de penser, ne sentent pas encore le besoin de s'élever au-dessus de la fange des préjugés. Une révolution tentée aujourd'hui pour rendre libres Constantinople, Madrid et Lisbonne, ferait couler des torrens de sang, et ne servirait qu'à river de plus en plus les chaînes de ces capitales.

Mais

Mais la France, chez qui Montagne et Charron avaient semé, depuis deux cents ans, les germes de la liberté, était depuis long-tems en état d'en recueillir les fruits. Tout le corps intermédiaire, entre le thrône et la multitude, se trouvait imprégné de ces principes générateurs : ces principes avaient vivifié dans le grand arbre de l'état, jusqu'à de branches parasites, telles que des familles de philosophes dans l'ordre du clergé, dans celui de la noblesse, et jusques dans les parlemens.

La France ainsi préparée à un

grand combat, d'où devait résulter la mort de la liberté ou celle tyrannie : c'était à la partie éclairée à rester en présence devant celle qui se jouait des lumières, observant ses fautes, et attendant, avec la circonspection de la sagesse, un grand délit de la part du parti oppresseur, pour légitimer sa résistance.

Sur-tout, il fallait qu'une multitude aveugle, qui ne raisonne pas, mais qui frappe, restât dans l'arène, spectatrice tranquille de la lutte des deux puissances ; car il était bien évident que, du moment qu'on aurait l'imprudence

de lui laisser prendre part dans la querelle, elle se servirait des armes dont elle ignorait l'usage, pour mutiler à la fois les vaincus et les vainqueurs.

Des hommes éclairés, mais sans autres armes que celle de l'opinion, qui se contentent de mesurer des yeux les satellites titrés du pouvoir arbitraire, ressemblent peut-être à ces vieux sénateurs, contemporains de Camille, qui, assis sur leurs chaises curules, attendaient, au milieu des débris de Rome en cendres, que les soldats de Brennus vinssent leur donner la mort : mais

ici la scène de carnage n'aura pas lieu. La multitude qui remplit l'arène, imprimera l'effroi sur le front des oppresseurs, et du moment que la tyrannie n'ose frapper, son règne est fini.

Je ne sais si je me trompe, mais cette idée de n'opposer au despotisme que le courage paisible des lumières, de lui montrer toujours la multitude et de ne l'armer jamais, me semble le moyen le plus sublime de condnire un empire, à se régénérer de lui-même, et d'y légitimer une insurrection.

Et si jamais une insurrection

eut besoin d'être légitimée, c'est dans cette France, dont le trône affermi par tant de siècles de possession, semblait à l'abri de tous les orages : qui souffrait moins du cahos de sa constitution, parce qu'elle savait, avec ses mœurs, réfréner de mauvaises loix, et dont le monarque, issu de soixante rois, avait le courage, malgré une cour perverse, de rester homme de bien.

Pendant cette lutte paisible du pouvoir qui menace, et de la raison sans armes, qui garde son poste sans plier, s'établit peu à peu le dogme, que des édits, évi-

demment injustes, n'obligent pas, et que lorsqu'il n'y a que de la démence et de la férocité dans le despotisme, il n'y a que de la vertu dans la résistance.

Le premier acte de résistance légitime devait partir du sanctuaire des lumières. C'était à l'homme de lettres, dont une inquisition ministérielle cherchait à réprimer la pensée, à la manifester avec encore plus d'énergie; c'était à lui à conjurer, comme le législateur de Sparte, contre des loix qui tuaient la patrie; c'était à lui à braver les exils, les chaînes et les bûchers, pour indi-

quer aux générations suivantes, le moyen d'égorger le despotisme et le fanatisme, sur l'autel même de la tolérance.

A cette résistance individuelle devait succéder celle des corps, sur-tout des assemblées imposantes où siégeaient les dépositaires des loix. La France, à cet égard, a des actions de graces immortelles à rendre aux Maupeoux, aux Lamoignon et à cette race odieuse de Sejans, qui punissaient en tyrans la tyrannie de la magistrature. Si ces visirs imbécilles n'avaient pas eu la mal-adresse de provoquer par des violences inuti-

les, la résistance des parlemens; le despotisme qui s'écroule serait encore debout. Ce sont les lits de justice, les lettres de cachet contre les sénateurs de la capitale, et sur-tout le siège du palais, par le régiment des gardes qu'il faut regarder comme le vrai germe de la révolution.

Mais un homme de lettres n'a que l'empire que donne l'opinion : un parlement malgré son titre fastueux de cour souveraine, n'est qu'un conseil de juges dont le pouvoir émane du trône : ainsi toutes ces résistances sont encore loin de constituer aux yeux de la

loi le droit de lutter contre un monarque qui, grace à douze siècles de prescription à sinon la propriété du moins la jouissance de la souveraineté.

Une vraie autorité aux yeux des Français pour légitimer le droit de résistance, était l'intervention de ces représentans du peuple dont les parlemens, dans leurs rêveries orgueilleuses, se crurent long-tems une émanation: il s'agissait donc de diriger l'opinion publique, de manière à faire désirer à tous les citoyens cette barrière du pouvoir absolu. Les philosophes écrivirent : les cours

souveraines pour se venger du ministère, se réunirent pour la premiére fois aux philosophes; la cour qui voyait le trésor royal épuisé, céda, et après un vuide de plus d'un siècle et demi, la France revit ses états-généraux.

Enfin, voilà le droit de résistance consacré; c'est la réunion de vingt-cinq millions d'hommes qui parle par la voix de ses vrais interprêtes: on ne verra plus d'édits bursaux se jouer insolemment de toutes les propriétés; le ministère deviendra responsable de tous les délits du pouvoir arbitraire, et la nation n'a plus qu'un

pas à faire pour se réintégrer dans sa souveraineté.

Ce pas était assurément le plus difficile, parce que douze cents représentans de vingt-cinq millions d'hommes, ne sont rien, s'ils n'ont de pouvoirs que pour délibérer, et qu'un roi qui peut agir, a la force de vingt-cinq millions d'hommes; mais les lumières, ainsi que la démocratie, ne s'arrêtent jamais : il faut qu'elles subjuguent tout, ou qu'on les anéantisse. J'aurais donc desiré que, grace à l'influence de ces lumières, il s'élévât une puissance nouvelle, qui, faisant dispa-

raître pour un moment, soit le trône soit les états-généraux, résolut, aux yeux de l'Europe, le problême qui la partage sur les possesseurs légitimes de la souveraineté.

Jamais occasion plus favorable ne s'était présentée pour organiser cette nouvelle puissance. La France allait périr : deux génies tutélaires la tenait suspendue, sur l'abîme; le roi et les états : mais une cour perverse empêchait le roi de vouloir le bien avec efficacité, et les dissentions des trois ordres empêchaient les états de le pouvoir : alors

alors la partie des représentans du peuple français qui avait le dépôt des lumières se chargea seule de créer une patrie à vingt-cinq millions d'individus et voilà l'assemblée nationale.

Voilà, dit l'empereur, un plan parfaitement lié dans toutes ses parties : jamais la philosophie ne conspira avec plus d'adresse contre ce qu'elle appellait les attentats des rois : malheureusement il est démontré que l'ouvrage de la révolution française ne fût jamais combiné d'avance, même par les agens qui l'opérèrent. L'édifice imposant de la nouvelle lé-

gislation s'est trouvé bâti sans dessin primitif et sans architecte.

Je le pense ainsi, répondit le philosophe; jamais Louis XVI, en convoquant les notables de son royaume, n'imagina qu'il allait compromettre sa couronne; jamais les parlemens, qui se croyaient les tuteurs des rois, ne pensèrent qu'en demandant des états-généraux, ils s'exposaient à voir casser leur tutèle : jamais les représentans de la nation qu'on avait rassemblés pour combler l'abîme de la dette publique, n'avaient soupçonné que leurs discordes intestines, comme états

généraux, les conduiraient à devenir plus que rois, c'est à-dire, législateurs ; mais s'il n'y avait aucune harmonie dans les mobiles de la révolution, il se trouvait une intelligence sublime dans la cause qui organisa ces mobiles. C'était la raison qui, cachée derrière la toile, imprimait par-tout le mouvement qu'elle avait elle-même créé, donnait son ame à une foule d'automates, et distribuait des rôles pleins d'intérêt à des personnages qui ignoraient l'intrigue de la pièce et son dénouement.

Une pareille révolution, sire,

fera époque dans les annales du monde; précisément parce qu'elle ne ressemble à aucune de celles qui nous ont été tracées par l'histoire ; qui sait même si elle ne sera pas indépendante du caprice des hommes, par la raison qu'elle n'a point été imaginée par des hommes ?

Cependant Eponine, depuis quelque tems, observait avec une sorte d'inquiétude, du mouvement dans le corps de garde posté au pied de la montagne : l'empereur à qui elle le fit appercevoir, se disposait à descendre lui-même du kiosque, lorsqu'un de ses ai-

des-de-camp vint le rassurer : il ne s'agissait, suivant lui, que d'une cohorte de brigands, cantonnés depuis quelques jours dans la forêt, que les Autrichiens avaient dispersés et qui, en fuyant, avaient mis le feu à l'hospice où on avait refusé de les recevoir.

A l'hospice, mon père ! s'écria Eponine, et les roses de son teint pâlirent à l'instant.

Le philosophe qui avait alors les yeux fixés sur l'officier, ne vit point l'émotion de sa fille ; mais l'empereur s'en apperçut, et prenant l'héroïne par la main, il la

conduisit en silence à l'endroit du kiosque d'où l'hospice se découvrait le mieux. Un côté du toit en saillie, fumait encore, mais il était aisé, malgré l'éloignement, de reconnaître que le corps de l'édifice avait été respecté par les flammes. Eponine qui avait la vue perçante de la jeunesse, et dont la sensibilité ajoutait encore à la force de l'organe, ne put se dissimuler elle-même que le danger n'était plus; et vint avec une sérénité apparente, reprendre sa place auprès de son père, qui continua ainsi son rêve sublime sur la révolution française.

J'ai, sire, exposé à vos regards par quel enchaînement de causes inconnues au vulgaire des observateurs, la raison avait préparé la France à sa régénération : je me suis permis de monter avec vous derrière le théatre, de vous faire observer les ressorts cachés des machines et le jeu des contre poids. Ce point de vue nouveau a paru vous intéresser au spectacle : vous avez été bien aise de juger la contexture entière d'uu grend drame, que vous ne connaissiez que par les rôles isolés de quelques acteurs.

Il est bien évident, d'abord

que les lumières sont la cause primordiale de la révolution française ; ensuite qu'elles ont agi avec une unité de plan qui n'était pas dans la tête de ses mobiles ; enfin, que jusqu'au moment où la tête superbe de l'assemblée nationale s'est élevée à la hauteur du trône, aucune goutte de sang versée n'a déshonoré la belle cause des droits des peuples, plaidée par des hommes de paix au tribunal de la raison.

En disant ce qu'a dû être la révolution française, pour avoir le suffrage de l'ami des lumières, j'ai dit à peu-près ce qu'elle a

été ; je ne voulais faire usage que des pinceaux de la philosophie, et la vérité m'a mis dans les mains le burin de l'histoire.

Maintenant, un nouvel horizon va se endévelopper à nos regards : nous avons vu long-tems en présence l'armée de la cour et l'armée de la loi : nous ne tarderons pas à les voir se provoquer et se combattre. Alors, la cause des lumières sera profanée : alors, il s'élèvera une barrière immense entre la révolution française et celle qu'indiquait la raison.

Il faut être juste, c'est le pou-

voir absolu, qui, en frappant les premiers coups, prépara sa défaite: rien ne ressemblait plus à un acte d'hostilité, que l'idée de déployer l'appareil militaire devant douze cents hommes désarmés, d'investir de satellites le sanctuaire pacifique des loix et de présenter le phantôme hideux d'un lit de justice devant les sages qui avaient promis de l'anéantir ce délit conçu dans la tête mal organiséedu garde-des-sceaux Barentin, suffisait pour amener l'insurrection, et ce qui est d'une bien plus haute importance pour la rendre légitime.

Vous avez vu, sire, ce qui ré-

sulta de cet acte odieux d'impéritie : avant même que le lit de justice se tint, l'historien de l'astronomie, alors, à la tête d'une assemblée, qui comptait dans son sein un prince du sang, des cardinaux, des pairs et la plus haute noblesse de la monarchie ; la rassembla dans un jeu de paume, et lui fit prêter le fameux serment, de ne point se séparer, que l'ouvrage de la régénération de l'état ne fut consommé.

Ici, j'oserai me séparer de l'assemblée nationale, et en appeler à la postérité, de l'enthousiasme peu réfléchi de mes contem-

porains ; non, ce serment, tout héroïque qu'il est, n'a pas tenu ce que semblait promettre le patriotisme de ceux qui l'ont prononcé. Faible, dans un sens, ainsi que déplacé, il pouvait, sans servir les peuples, compromettre la cause des lumières.

Il y a une politique pour la raison, comme un machiavélisme, pour ceux qui l'outragent. Or, cette politiqne ordonnait aux représentans d'une nation qui n'était point encore réintégrée dans sa souveraineté, d'attendre l'attentat du lit de justice pour le punir. Eh quel fruit pouvait

produire une explosion aussi prématurée du parti populaire, sinon de retarder d'un siècle l'ouvrage de la régénération? assurément, si le conseil du roi avait eu dans son sein quelque scélérat à grand caractère, tel que Borgia ou Richelieu, il n'y aurait point eu de lit de justice: les satellites qui défendaient les approches de la salle des états, auraient investi le jeu de paume, et les membres de l'assemblée dissoute, auraient emporté dans l'histoire le renom de rébelles, au lieu de celui de législateurs.

Le dirai-je encore? il y a quel-

que chose de faible dans un serment clandestin, prononcé au milieu d'un jeu de paume. Si le despotisme avait attenté, autrement qu'en menaces, à la liberté de l'assemblée : si elle s'était vue cassée comme de futiles parlements, avant d'avoir répondu aux espérances de la nation ; alors, le lieu le plus abject, qui aurait reçu le serment des proscrits, serait devenu le plus auguste des temples : alors, chaque membre des états réfugié dans son asyle, pouvait dire avec le héros de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle
est toute où je suis.

Mais il s'en fallait bien que l'ancien souverain fût aussi terrible, et le nouveau aussi humilié : le trône n'attaquait que faiblement, et comme pour voiler son impuissance de se défendre; tandis que les douze cents représentants, suspects à la cour, mais les dieux de la capitale, sous les bayonnettes mêmes des gardes qui les repoussaient de la salle des états, tenaient encore dans leurs mains les destinées de la monarchie.

Voici, dans ma théorie philosophique, la marche que les députés de la France devaient tenir, avant de prononcer le serment

mémorable, qui devait les amener à arracher une patrie au pouvoir absolu, ou à s'ensévelir sous ses ruines.

Il fallait attendre avec la tranquille fermeté de la vertu, ce jour si redouté de la séance royale, s'animant mutuellement à ne point dégénérer du courage calme, mais sévère, qu'ils avaient déployé jusqu'à ce moment, appellant à leur secours l'éloquence connue de leurs orateurs, et promettant d'être tous des romains, s'ils en trouvaient dans leurs interprêtes.

Enfin, la séance fatale s'ouvre.

On a fait disparaître les gradins destinés à recevoir le peuple. Les états rangés servilement par ordres, attendent en silence leur arrêt ; le monarque entre, avec l'appareil vulgaire de la grandeur, précédé des princes, des pairs, et des maréchaux de France, se place sur son trône, et fait connaître cette fameuse déclaration, conçue d'après deux esprits différents, ou les droits des peuples se mélangent avec les usurpations du pouvoir absolu, où la couronne fait avec orgueil des sacrifices, où l'héritier de l'ame d'Henri IV, à force de parler le langage de Sésostris,

perd volontairement tout le mérite de sa générosité.

La séance commencée sous les auspices sinistres du despotisme, va se terminer, et le monarque, à qui des conseils dépravateurs ont fait entendre que les représentants de vingt-cinq millions d'hommes n'étaient qu'une cour frivole de parlement, sans daigner les consulter, ni même les entendre, leur ordonne avec empire de se séparer.

Ici, l'assemblée prend un grand caractère, et fait un essai hardi, mais légitime de sa souveraineté.

» Non, sire, dit le président,
» cette auguste assemblée, que
» votre sagesse a convoquée,
» ne se séparera pas: nous sommes
» ici pour délibérer, et non pas
» pour obéir: la patrie, le pre-
» mier des souverains, nous a
» placés dans ce poste: il faut
» répondre à ses espérances; il
» faut y vaincre le cœur de votre
» majesté, ou y mourir. »

Une grande fermentation s'annonce autour du trône. Les esclaves titrés s'agitent: quelques hommes sages gardent le silence de la surprise: le roi regarde autour de lui, et reste en suspens

« Sire, ajoute l'orateur, vous » êtes le roi, suivant le cœur » de vos peuples, mais des ins- » tigations perfides ont égaré » votre facilité; on vous a sug- » géré de vous montrer comme » un despote terrible, lorsqu'il » vous suffisait, pour vous faire » obéir, de vous montrer comme » un père: on vous a fait pros- » tituer la dignité de votre cou- » ronne, jusqu'à tenir un lit de » justice odieux dans le sein » même de ces représentants de » la France, chargés par elle » d'en faire statuer l'anéantis- » sement. »

Les murmures augmentent, et quelques membres, assis sur les gradins, de la noblesse et du clergé, les partagent: alors, un de ces hommes inutiles à l'état qui les soudoye, et qu'on appelle maître des cérémonies, s'incline au pied du trône, et interprêtant à l'assemblée les ordres qu'il reçoit, il lui enjoint de nouveau, de la part du roi, de se séparer.

« Qui es-tu, homme présomp-
» teux, qui oses te placer entre
» le trône et la nation ? apprens
» qu'il n'existe aucun intermé-
» diaire entre Louis et cette
» assemblée, que je préside ;

» écoutes dans le silence du » respect, puisque tu n'es ni » député ni roi. »

En ce moment, le garde-des-sceaux se lève, et d'une voix altérée par la terreur, dit qu'étant l'organe naturel du souverain, il enjoint à tous les députés de se retirer, sans délai, sous peine de désobéissance.

« Un garde-des-sceaux, en pré- » sence des représentants d'un » grand empire, n'est qu'un » maître des cérémonies. »

La fermentation autour du

trône est à son comble ; les grands, à qui il importe qu'un monarque soit tout, et que vingt-cinq millions d'hommes ne soient rien, font observer au prince que l'orateur de la liberté est seul ; alors, cédant à leur importunité, Louis annonce que sa volonté suprême est que la séance finisse, et que les ordres se séparent.

« Il est tems, dit le président, » d'acquitter la dette que j'ai » contractée envers la monarchie » entière. Je dénonce au roi » même, que nous idolâtrons » tous, un ministère qui l'égare ; » puisqu'on veut anéantir dans

» son germe le bien que nous
» méditons, nous mettrons encore
» plus d'énergie à soutenir l'état,
» que le despotisme n'en met à
» le dissoudre : je jure donc
» entre les mains de la patrie,
» qui, peut-être ne vient que
» de naître, que tant qu'il me
» restera un souffle de vie et un
» sentiment de liberté, je ne me
» séparerai de l'assemblée, qui
» m'a choisi pour son chef, que
» lorsque la France entière sera
» régénérée. »

Ici le sénat de Rome est transporté dans Versailles. Les meilleurs orateurs du parti-citoyen,

les

les Périgord, les Tolendal, les Syeys, les Clermont-Tonnerre et les Mirabeau, s'élancent à la fois hors de leurs siéges, et prononcent le serment du vertueux Bailly, répété un moment après, avec un enthousiasme religieux, par la grande majorité des représentants.

Tel est le serment auguste que la France attendait de ses représentans; il fallait qu'il suivit l'attentat du lit de justice, et non qu'il le précédat: il devait etre prononcé avec solemnité dans la salle des états, et non balbutié avec mystère, dans

le réduit obscur d'un jeu de paume.

Voyons maintenant qu'elle a dû être la suite de cette grande confédération contre le pouvoir absolu, née d'un acte sublime de désobéissance.

Si la France avait eu pour roi un sultan, et que ce sultan eût eû pour visirs des Richelieu; ce jour-là, l'assemblée nationale était cassée. Les chefs du parti populaire se voyaient traînés dans des prisons d'état, et le président perdait la tête sur un échaffaut.

Le lendemain, la capitale

foyer de toutes les lumières, sortait de sa longue lethargie, publiait un manifeste en faveur de la liberté, frappait à mort les satellites de la tyrannie, et sur leurs corps sanglants arborait le drapeau républicain sur les crêneaux de la bastille.

Le lendemain, le despote appellait envain à son secours, un ministère qui fuyait sa proscription et des soldats subjugués par le patriotisme, qui refusaient d'obéir : atteint dans la vaste solitude de son palais, par des citoyens armés, qui lui demandaient compte du sang pur qu'il

avoit ordonné de répandre, il capitulait avec ses anciens sujets, et le trône était renversé.

Maintenant adoptons une hypothèse bien plus chère à mon cœur : supposons un prince qui ne craigne point d'être importuné par les lumières ; un prince facile, parce qu'il croit tous les cœurs modèles du sien, mais qui, à la voix de la vérité, préfère le courage qui le blesse, à l'adulation qui l'humilie : d'après ce portrait, sire, où vous pouvez vous reconnaître, ainsi que Louis XVI, vous sentez qu'à l'époque du serment mémorable

des représentans de la France, il n'y aura point d'insurrection.

Je me transporte, en idée, à ce moment à la fois brillant et terrible, où le roi ayant ordonné la rupture de la séance, la majorité des états répond, à cette imprudence du pouvoir arbitraire, par le serment de ne pas se séparer. Déjà tout ce qui entoure le trône se lève : les esclaves-nés, soit du clergé, soit de la noblesse, sortent de leur rang, parmi les murmures d'indignation du parti dominateur : alors une voix tonnante, sans doute celle de Mirabeau, s'élévant au milieu du tu-

multe : « Qu'ils sortent en liber-
« té, dit-il, ceux qui abandon-
« nent la cause publique. Les re-
« présentans de la France n'ont
« besoin ni de courtisans pour
« éclairer le père de la patrie, ni
« de traîtres pour la sauver. »

Une pudeur généreuse retient un petit nombre de membres des deux premiers ordres, mais tout le reste se dissipe : impatients de s'armer pour punir des hommes qui, dans la langue vulgaire, étaient des rebelles, tous dans le cœur font un serment contradictoire que leur bouche n'ose prononcer.

Le monarque debout, mais immobile, restait irrésolu; un beau mouvement inspiré par quelques hommes de génie, détermine la victoire du côté des patriotes: tout à coup les chefs se précipitent vers le trône, et tombant aux genoux de Louis, « enfin, s'é- » crient-ils, la patrie l'emporte : « notre roi nous reste, et le délit » du lit de justice est réparé. »

Le prince attendri, relève lui-même les députés : des larmes généreuses coulaient autour de lui : c'étaient celles des Beauveau, des Montmorin, des Necker et des Malesherbes : Louis

entend leur langage, et va se rasseoir sur son trône.

A l'instant des cris de VIVE LE ROI se font entendre dans toutes les parties de la salle des états et on proclame Louis père de la patrie, à l'exemple de Trajan et de Marc-Aurèle.

Les hommes de génie qui avaient eu l'adresse, en embrassant les genoux du monarque, de prévenir une désertion faite pour compromettre la sûreté de la monarchie, marchent de triomphe en triomphe : en quittant les marches du trône pour retourner

à leurs sièges, ils apperçoivent un vuide immense sur les gradins du clergé et de la noblesse, et ils vont le remplir : l'intrépide Mounier dit, en s'asseyant entre nn la Rochefoucauld et un Montmorency: « Que toutes les distinctions so- « ciales, qui jusqu'ici nous ont di- « visés cessent, du moins dans ce « sanctuaire de la patrie : nous « sommes tous également les en- « fans de Louis : et si, dans la « grande famille des représen- « tans de la France, il doit y « avoir des titres d'aînesse, qu'ils « ne soyent accordés qu'au cou- « rage, aux lumières et à la « vertu. »

maintenant nous allons délibérer sur le reste de la déclaration, qui semble plus parfaitement émané de votre amour de l'ordre et de votre sensibilité ; j'aime à croire que votre ame et celles des députés de la nation, se seront rencontrées ; mais quand même toutes les réformes sublimes que vous indiquez, se trouveraient dans nos plans de régénération, il sera doux pour nous de vous en faire hommage et de reconnaître que les loix qui vont sauver la France sont au rang de vos bienfaits.

Alors on se hâta de soumettre

à un examen raisonné les questions majeures de la déclaration royale, telles que la renonciation du prince au droit d'imposer les peuples sans leur consentement, l'établissement de la liberté de la presse, l'abolition de la taille, des corvées et de la gabelle, la suppression des lettres-de-cachet et des prisons d'état; enfin, le partage de la monarchie en assemblées provinciales. Toute cette base du code à former, était déjà consacrée par les vœux de la France entière, et ne pouvait éprouver de difficultés dans l'adoption. On forme le décret, précédé d'un préambule qui respi-

pire à chaque ligne l'enthousiasme de la reconnaissance, pour un roi bienfaiteur, et Louis le sanctionne au milieu de ces applaudissemens qui partent du cœur et qui sont, même pour le pouvoir absolu, la première des jouissances.

Cette fameuse séance royale doit se dénouer enfin pour tous les personnages : nous avons vu sortir toute la partie perverse de la cour, les membres du haut clergé et de la noblesse qui n'avaient d'existence que par les places données au nom de leurs ancêtres. Il avait été aisé à tous

ces esclaves décorés de persuader dans Versailles que leur maître était détenu prisonnier dans la salle des états, par un parti de rebelles : à l'instant la maison du roi s'arme, un maréchal de France vient, à sa tête, investir l'assemblée nationale, et entrant avec le garde-des-sceaux, jusqu'au pied du trône, au moment ou Louis sanctionnait le décret de la liberté, il lui annonce que ses chaînes sont rompues, qu'il va le conduire en triomphe au chateau et qu'il peut faire arrêter les chefs des factieux qui ont attenté à l'indépendance de sa couronne. —

Eh! d'ou sçavés vous, monsieur le maréchal, dit le roi, que le père de la France est prisonnier au milieu de ses enfants? Qui vous a donné l'ordre d'assieger un lieu ou je réside, et ou tout le monde est à mes genoux? sortez de Versailles à l'instant, et allés expier dans vos terres, le délit d'avoir fait croire à l'Europe que je pouvais avoir une autre âme que celle des representants de mon peuple.

Et vous, garde-des-sceaux, qui, en qualité de chef de la justice, ne deviez être que

l'ange de la paix, et l'organe de la loi, vous avez trahi le ministère que je vous ai confié; je vous ôte les sceaux, et je vons exile, tant que cette assemblée durera, à cinquante lieues de ma Capitale.

Il est impossible de peindre l'yvresse de joie et de reconnaissance que dut faire naître ce retour entier de Louis à la philosophie de Marc-Aurele; des scènes aussi touchantes se tracent en caractère de feu dans les âmes sensibles, et ne se décrivent pas; c'est-lorsque le président et les orateurs des trois ordres, trop

émus pour songer à leur frivole dignité, embrassaient les genoux du monarque, que ce prince, pour dejouer toutes les intrigues de sa cour, et se lier lui même au nouvel ordre de choses qui se préparait, proposa aux membres de l'assemblée le privilége de l'inviolabilité, privilége qui quoique très légitime en soi, devait bien plus enorgueillir des hommes généreux, quand il était présenté par le distributeur naturel des graces, que quand il était pour ainsi dire ravi, à main armée, par les citoyens destinés à en jouir.

Telle dut être, d'après mes principes, l'issue de cette séance memorable, qui ouverte dans le dessein de consacrer le despotisme, se termina par rendre l'hommage le plus pur et le plus solemnel à la liberté. Le roi revint à pied au chateau, n'ayant ni gardes ni cortège d'Eunuques titrès, comme dans les cours de l'Asie, mais porté pour ainsi-dire, dans les bras de la France, representée par les députés de toutes ses provinces; et avouant que depuis quinze ans de gouvernement absolu, il n'avait jamais été plus roi, que de ce jour, ou la raison avait conquis sur lui une partie de sa souveraineté.

Je ne sçais si je me trompe, mais si jamais un grand empire devait s'honorer d'uue révolution qui le régenere, ce serait de celle que je propose pour la France : d'une révolution que les lumières auraient préparée, qui n'aurait pas couté une seule goutte de sang même à ses ennemis, et qui aurait rétabli une nation dans ses droits primitifs, sans qu'il en coutât à son roi que des sacrifices volontaires, faits pour ajouter encore à la stabilité de sa couronne.

Voyez, sire, quel nouvel ordre de choses naissait de cette com-

binaison de prudence et de courage parmi les représentants du peuple français, dans ce que la cour appellait la séance royale et que la patrie aurait nommé la séance du serment.

Le roi qui seul, à cette époque, représentait encore le souverain, reconnaissait dans les membres de l'assemblée, le droit de créer une nouvelle législation : ce qui prévenait la lutte éternelle qui doit s'élever entre un parti populaire qui voudra tout détruire et les anciens partisans de la monarchie qui voudront tout conserver.

Les trois ordres, en vertu de l'adhèsion du monarque, ne délibèrant plus à part, on ne voyait plus la noblesse et le clergé se retrancher derriere le trône, pour rendre inutile le bien que méditaient les restaurateurs de l'état, et se battre contre la nation avec leurs priviléges, avant que la nation décidât s'il devait y avoir des privilégos.

Parmi les membres des deux ordres privilégiés, le grand nombre avait par leur retraite à la séance du serment, trahi la cause publique : mais l'exil d'un maréchal de France, et d'un garde-

des-sceaux leur apprenant que le règne des courtisans était passé, on aurait vu ceux à qui l'honneur de préjugé parlait encore, abandonner avec dignité leurs places de représentants et les autres adoptant des principes auxquels ils ne croyaient pas, non moins vils à la tribune que sur les marches du trône, venir disputer, dans l'assemblée nationale, aux plus effrénés démagogues, à qui outragerait le plus la majesté royale, qui semblait ne pouvoir plus les protéger.

Quelles que fussent les combinaisons d'intérêt de ces patriotes

parasites, il en resultait toujours qu'il y aurait eu une unité de marche dans les opérations des législateurs, qui assurait la durée de leur ouvrage. Le bien aurait été opéré par des mains moins pures ; mais enfin c'était le bien ; et la philosophie ne pouvait en promettre d'avantage, a un état que douze siècles d'erreurs avaient si étrangement écarté de la morale de la nature.

L'avantage le plus grand peut-être que produisait la séance du serment ainsi conçue et ainsi exécutée, était d'amener le restauration, sans ruiner la capitale

qui en avait été l'instrument, sans faire couler le sang humain et dans la métropole et dans les colonies, sans couvrir les états étrangers de transfuges illustres qui auraient nourri leurs concitoyens, et sur-tout sans dégrader le meilleur des rois par l'opprobre de son entrée au milieu du peuple qui le détronait. La France comme un Cédre majestueux, que l'orage avait tenu long-tems courbé vers la fange, se serait relevée d'elle-même aux rayons bienfaisants des lumieres, et elle n'aurait pas été secouée en sens contraire par la violence d'une insurrection.

Au lieu de ce grand bienfait de la raison, une fatalité cruelle...

Un cri d'effroi, échappé en ce moment à Éponine, interrompit les réflexions du philosophe. C'était le feu mal éteint qui se rallumait avec fureur autour de l'hospice, et menaçit d'embrâser la forêt entière. L'empereur, qui lisait dans la pensée de la jeune grecque, avec plus de vérité qu'elle-même, proposa de partir à l'instant avec les soldats qui étaient au pied de la montagne, pour dérober un asyle sacré à l'incendie. Vous l'entendez, mon père, dit Éponine, son cœur fut toujours un sanctuaire

pour les malheureux — et elle rougit, sans deviner le motif de sa rougeur.

Le prince descendit le premier du kiosque, pour donner des ordres, qui demandaient, dans leur exécution, la plus grande célérité. Éponine seule un moment avec son père, mais toujours l'œil fixé sur l'hospice, desira de voir retracer quelques traits du tableau philosophique de la révolution française, qui avaient échappé à son atttention, et le vieillard se prêta avec la tendresse la plus ingénieuse à ses desirs; mais malgré ses soins

pour renouer sans cesse le fil de son récit, après l'intervalle des nouvelles distractions, il arriva au pied de la montagne, avant d'avoir pu lier ensemble deux pensées que sa fille pût entendre.

L'empereur attendait à cheval ses deux ôtages ; il avait quitté son cordon, son uniforme de commandement, et vêtu d'un simple habit de soldat, il s'apprêtait à franchir, en un clin d'œil, l'espace qui le séparait de la partie embrâsée de la forêt ; j'ai, dit-il, quelque bien à tenter dans cet hospice, et je veux le

faire sans être connu; vous m'apprenez, par le secret de votre rang que vous me faites respecter, qu'il y a quelle chose d'héroïque à devenir le bienfaiteur de l'homme, et à se dérober à sa reconnaissance. Vous-même Éponine, ajouta-t-il en souriant, si le hazard vous conduisait vers l'infortuné qui a sacrifié sa vie pour sauver la vôtre, ne seriez vous pas bien aise de pénétrer, sans vous faire connaître, un mystère qui importe peut-être à votre repos? croyez-moi, enveloppez-vous, ainsi que votre père, de ces manteaux d'uniforme; substituez à votre guirlande de

fleurs ce chapeau guerrier qui voile votre chévelure, et allons tous trois en qualité de simples soldats, combattre le malheur, et triompher de lui.

Quand le prince arriva à l'hospice, grace au zèle de ses soldats, qui, en abattant un graud nombre d'arbres, avaient coupé la communication de l'incendie, l'édifice sacré avait été respecté; mais son médecin lui apprit que le blessé auquel il s'intéressait, à la vue des brigands qui avaient assailli la maison, et que sa faiblesse l'empêchait de repousser, avait senti sa plaie se rouvrir,

et la fièvre s'allumer dans son sang, de manière à porter le trouble dans son cerveau : il ajouta que le malade reposait en ce moment, mais que c'était un sommeil de mort, dont, sans une crise terrible, il était à craindre qu'il ne se réveillât jamais.

Éponine ne connoissait point son libérateur, et déjà la fièvre, soit de l'humanité, soit de la reconnaissance, faisait bouillonner son sang dans ses veines : elle se fait conduire dans un réduit ténébreux, qu'une espèce de lampe sépulcrale éclajrait à peine, et à la faveur de cette

clarté funèbre, appercevant au pied d'un lit l'amiral d'Alger, qui se couvrait le visage de ses mains, « c'est lui, mon père, » s'écrie-t-elle, — qui, ma fille ? » — lui, mon père, l'esclave... » et elle tombe presqu'évanouie dans les bras du philosophe.

Le prince, dont ce cri déchirant redoublait la curiosité, tire à part l'amiral dans la pièce voisine, d'où sa voix pouvait se faire entendre d'Éponine, sans que ses regards vinssent la compromettre, s'annonce comme l'ami du philosophe, et achète de ce titre sacré un droit à sa confidence.

Je suis, dit le Musulman, un ancien amiral d'Alger, qu'une intrigue de cour a fait disgracier : cet infortuné est un chevalier de Malthe, qu'un combat malheureux a fait mon esclave, et que sa vertu a rendu mon ami. Nous remontions tous deux un fusil à la main, la rive du Danube, moi, dans la vue de chasser, et mon généreux esclave, dans l'intention secrète de protéger, dans un pays ouvert à toutes les invasions, les jours de la fille de votre philosophe. Après quelques journées de route, nous rencontrames deux turcs, que nous avions sauvés du nau-

frage, et qui, pour prix d'un tel service, avaient voulu assassiner leurs libérateurs : leurs regards sinistres, leur empressement à s'informer par-tout de la route d'Éponine, nous engagèrent à les suivre, sans qu'ils s'en doutassent, et à surveiller toutes leurs manœuvres : quand nous ne pumes plus douter que ces scélérats se proposaient de porter la tête du sage et celle de sa fille, dens Belgrade, nous fondimes sur eux l'épée à la main, et pouvant les assassiner, nous courumes le danger de les combattre : ils tombèrent tous deux sous nos coups ; mais il en a coûté

cher à mon ami, d'avoir eu l'ame si belle; il a reçu une blessure profonde, que les désastres de ce jour ont envenimée. Le ciel, qui devait le protéger, l'abandonne, et il va mourir.

Brave musulman, répondit le prince, j'appartiens à l'empereur; croyez qu'il ne verra pas sans intérêt que vous avez fait votre ami de votre esclave; il vous protégera; je me trompe, il vous servira tous deux. Pendant que je vais remplir ici pour vous, auprès d'un infortuné, de tristes devoirs, rendez-vous à l'armée qui assiége Belgrade: vous vous

présenterez ce soir dans la tente du chef de l'empire avec cet écrit, muni de son sceau; à sa vue, les portes du camp et le bataillon des gardes, s'ouvriront devant vous: le prince vous parlera lui-même d'Éponine et de son père : il les estime infiniment, quoique leur naissance soit pour lui un secret, et malgré le préjugé qui fait de tous les souverains d'illustres ingrats, je lui crois un cœur digne de sentir, à leur égard, le prix de l'amitié.

Éponine n'avait pas perdu un mot de cet entretien; assise au pied du lit de son libérateur,

absorbée dans ses pensées, elle tâchait, vainement, de se rendre compte à elle-même du trouble de ses sens : elle cherchait son ame, qui semblait se dérober au corps qu'elle habitait. Tout-à-coup le malade sort de sa lethargie, la fièvre ardente qui le consume reporte le trouble dans son cerveau, et le désordre des discours qui lui échappent, annonce l'incohérence de ses idées.-- « Ma patrie est donc libre, et » moi, je meurs esclave, loin » d'elle!.. Loin d'elle!.... Oui, » loin de ce cosmopolite, dont » ses graces et sa raison la ren- » daient souveraine..... Oh!

» qu'elle est belle, cette révo-
» lution française, qui a rendu
» à l'homme ses droits ! J'irai
» chez les morts en faire le récit
» aux ombres illustres des Arrie,
» des Porcie et des Lucrèce....
» Tu ne seras pas parmi ces
» héroïnes, ô toi, dont j'ai juré
» de ne plus prononcer le nom...
» Ce beau nom d'Éponine, de-
» vant lequel toute l'antiquité
» s'abaisse et s'humilie..... Les
» monstres ! Ils ont retourné
» autour de mon cœur, le poi-
» gnard qui le déchire ! Ils m'ont
» empêché de verser la dernière
» goutte de mon sang pour ma

« patrie, d'exhaler mon dernier » soupir aux pieds d'Éponine. »

Ses yeux étaient restés fermés pendant cet accès de délire : tout-à-coup il les ouvre, et croyant appercevoir l'amiral au pied de son lit : maître, s'écrie-t-il, j'attends de toi un dernier bienfait, rends-moi ce que j'ai perdu, ou aides-moi à mourir.

Non, dit douloureusement Éponine, voilà un spectacle que je ne scaurais soutenir; ô vous à qui je suis chère, arrachez-moi de ces lieux, que mon ame, malgré l'éloignement, habitera encore long-tems.

Cependant, l'infortuné, l'œil un peu plus serein, la bouche entr'ouverte, écoutait avec un charme inexprimable les sons de cette voix enchanteresse : il l'écoutait encore long-tems après avoir cessé de se faire entendre : l'empereur et le philosophe, qui étudiaient à l'écart le jeu d'une passion naissante dans deux ames vertuenses, firent observer à la jeune grecque que sa voix, comme la lyre d'Orphée, donnait de la raison au délire et une apparence de vie aux ombres de la mort. Ce triomphe de la sensibilité, rappelle l'espoir de l'héroïne : elle se lève avec transport pour

en jouir, et dans ce mouvement impétueux, le chapeau qui voilait son visage, se détache, et tombe à ses pieds.

Maître, s'écrie l'esclave, tu exauces la moitié de mes vœux : je la vois.... Oui, c'est elle, tous les feux qui embrâsaient ma tête, ont passé dans mon cœur... Je sens à cette heure un calme bienfaisant ; on dirait qu'un songe heureux est venu enchaîner ma fièvre, et suspendre mes douleurs. Il remplit de charmes les derniers instants de mon existence fugitive ; puissances du ciel ! Je n'ai plus d'autre vœu á former, que de ne me réveiller jamais.

Éponine était dans l'extase ; elle ne comprenait pas la cause de cette douce magie, qui arrêtait, dans un mourant, les derniers principes de la vie, sur le point de s'exhaler, mais elle se sentait flattée d'être l'enchanteresse, par qui cette magie s'opérait. Cependant, le malade en se retournant, pour voir, sans fatigue, sa divinité tutélaire, avait laissé échapper son oreiller : Éponine, dont toute la décence est dans sa sensibilité, s'approche, soulève la tête appétantie de l'esclave, et lui rend son appui Celui-ci, à la vue de cette main d'albâtre, qui lui prodiguait des

soins aussi touchants, emporté par l'ivresse du sentiment, la saisit avec transport..: Maître, dit-il, pardonne si je profane les dons que tu me fais; mais si au milieu de ce songe fortuné, je pouvais imprimer mes lèvres brûlantes..... Peut être que le ciel attache à ce remède puissant la fin de mes douleurs: peut-être révoquerais-je le vœu terrible que j'ai fait, de ne me réveiller jamais.

Il jette alors un regard sur Éponine, qui ne retirait point sa main, mais dont l'œil baissé et une sorte de majesté austère

empreinte sur le front, annonçait le combat de sa grandeur contre sa sensibilité ; non, ajoute-t-il, en abandonnant la main de l'héroïne, je ne l'offenserai point même en songe : j'ai sacrifié une fois ma vie pour sauver la sienne ; je la sacrifie encore pour ne point faire rougir sa vertu, ...

Éponine ne peut resister à tant de grandeur d'ame : elle se tourne de la manière la plus touchante vers son père, comme pour solliciter la permission d'être reconnaissante; ensuite elle livre sa main aux baisers de l'esclave. A peine les lèvres de l'infortuné ont elles

touché cette espèce de talisman ; qu'un sang embrâsé se fait jour au travers de tous les pores de son corps ; des flots de sueur succèdent à cette éruption terrible ; le malade affaissé, entr'ouvre un œil mourant, qu'il referme aussitôt, et il tombe évanoui, en balbutiant d'une voix étouffée le nom d'Eponine.

Le philosophe et sa fille, après avoir épuisé pendant quelque temps toutes les ressources de l'art pour rappeller l'infortuné à la vie, s'arrachèrent à ce spectacle déchirant; pour l'empereur, il attendit, pour les suivre, l'ar-

rivée du médecin et sortit ensuite, s'étonnant des pleurs que la fin tragique d'un inconnu lui faisait répandre, lui qui avant la guerre, contre les Ottomans, avait signé de sang-froid le manifeste qui allait dévouer à la mort un million d'hommes.

SUITE

DU TABLEAU PHILOSOPHIQUE,

DE LA

REVOLUTION FRANÇAISE.

L'EMPEREUR, en quittant l'hospice, avait eu la générosité d'y laisser son escorte, afin de servir à sa défense, et il s'était contenté d'emmener un guide et deux soldats ; il aurait bien voulu pendant la route interroger la pensée du philosophe, sur les derniers détails de son tableau de

la révolution française; mais ce dernier était trop absorbé dans sa propre douleur, trop ému du désespoir de sa fille, pour commander une logique lumineuse à qui n'avait pas trop de toute sa raison pour cacher sa sensibilité : ils erraient donc tous les trois dans l'immensité silencieuse de la forêt, comme le dit Homere, trouvant bien long le terme de leur route et craignant encore plus d'y arriver.

Le prince, entré dans le camp de Belgrade, n'eût rien de plus pressé que d'envoyer un courier à l'hospice, pour avoir des nou-

velles de l'esclave : quelques heures après, il en dépêcha un autre et au bout d'un long intervalle un troisième ; mais aucun ne revint : au milieu des anxiétés que causaient des délais dont on ne pouvait pénétrer la cause, se présente l'officier qui avait été crucifié dans la forêt ; sire, dit-il, j'ai une lettre importante à vous remettre ; comme des partis ennemis couvrent toutes les routes jusqu'au Danube, je n'ai pas osé compromette la discipline, jusqu'à vous la faire passer par des soldats de votre escorte qui m'auraient désobéi, et je suis parti moi-même, exposant

vingt

vingt fois ma vie pour mériter vos regards et justifier l'usage de cette épée.

La lettre ouverte, se trouva du médecin de l'hôspice; l'empereur, qui n'eut besoin, que d'un coup-d'œil pour la parcourir, pria Éponine d'en faire la lecture ; elle étoit conçue en ces termes :

« Je me hâte, Sire, de rendre « le calme au cœur de votre ma« jesté, ce calme qui n'aurait « point été troublé sans cette sen« sibilité généreuse qui vous rend « si supérieur au vulgaire des

« rois. Le jeune étranger, après
« un songe dont tous ses sens
« ont été ennivrés, a eu une crise
« violente qui met désormais ses
« jours hors de danger ; j'ai voulu
« l'interroger sur la nature de
« ce songe : il m'a répondu que
« c'était un secret entre le ciel et
« lui, qu'une seule personne
« sur la terre était digne d'une
« telle confidence et qu'elle n'en
« serait instruite que quand il ne
« serait plus. J'ai cru d'abord que
« cet enthousiasme mistérieux
« était un reste de la fievre ar-
« dente qui avait porté le dé-
« sordre un moment dans les
« fibres de son cerveau ; mais

« ayant changé d'entretien, j'ai « reconnu bientôt que sa raison « était plus lumineuse que « jamais : il m'a parlé sur-tout « avec tout le feu du génie, « de l'insurrection française, « mettant la même franchise à « peindre les traits sublimes « qu'elle a produits et les crimes « qui l'ont dèshonorée : IL RE- « GRETTAIT (ce sont ses termes « que je transcris) D'ÈTRE SI » LOIN DU PLUS SAGE DES HOMMES, » POUR AJOUTER A CET ÈGARD LE « TRAIT LE PLUS PITTORESQUE AU » TABLEAU SUPERBE DE SA RÈPU- « BLIQUE.

Eponine rendit en silence cette lettre à l'empereur ; mais elle y ajouta un regard si touchant qu'on pouvait y lire son ame toute entière : l'entretien ayant changé d'objet, elle y déploya toutes ses graces, n'oubliant aucune allusion délicate pour faire l'éloge du prince, sans chercher à lui rendre des hommages, mais aussi sans s'y refuser : laissant couler au gré de la nature ses saillies de sentiment, comme si tout son esprit alors était dans sa reconnaissance.

Quand l'empereur vit que le moment de parler la langue de

la raison, ainsi que de l'entendre était arrivé, il mena ses otages dans l'endroit le plus retiré de sa tente, et le philosophe à sa prière renoua ainsi le fil de sa théorie.

Sire, j'ai soumis à vos lumières le grand principe, que dans tout état dégradé par la double influence du luxe et du despotisme, il ne sçaurait y avoir de réforme stable dans le gouvernement sans une insurrection.

L'insurrection française, d'après mes principes, était tonte entière dans la séance royale du serment, et il n'en fallait pas chercher

d'autres : c'est là que la philosophie devait s'énorgueillir de l'avoir placée ; elle était pacifique et pure comme la raison dont elle tirait son origine : elle réintegrait le corps et les membres du corps politique dans l'usage de leurs facultés, sans autoriser la licence, et circonscrivait la tête dans ses limites naturelles, sans lui ôter l'attitude fiere et libre du commandement.

Mes vœux n'ont point été remplis ; au lieu de cette insurrection pacifique que tous les partis à la longue auraient avouée, il a fallu recourir à une insurrection armée

que les vaincus regarderont toujours comme une conjuration de factieux contre l'indépendance du trône : ici la crise de l'état devient infiniment plus terrible au moment de sa régénération ; voyons cependant si la philosophie fournira encore une ancre à ce vaisseau, qui, à la vue du port, se trouve assailli, par une tempête qui va le submerger.

La séance royale, non celle de la philosophie, mais celle de l'histoire, se tint, comme l'indiquent vos manuscrits, avec tout l'appareil du despotisme, sans qu'aucun murmure manifestât l'indi-

gnation des patriotes ; le refus de ces derniers de se retirer de la salle des Etats, lorsque le monarque en était parti avec le clergé et la noblesse, n'était pas plus fait que le serment obscur du Jeu de Paume pour remplir d'une juste terreur les agens secrets de la tyrannie ; on ne dût regarder autour du trône ces deux démarches, que comme Louis XV, regardait ces frivoles protestations d'un parlement dans un lit de justice, quand ses édits les plus odieux étaient enregistrés : c'est-à-dire, comme des actes mal combinés d'un courage qni craint de se compro-

mettre : aussi ce fut autant par dédain que par faiblesse que la cour refusa de les punir.

Ce fut la réunion inattendue des trois ordres, le passage du duc d'Orléans dans le parti populaire et la fermentation de Paris, annoncée par les explosions irrégulieres du palais royal, qui firent ouvrir les yeux aux fauteurs de l'ancien régime, et les déterminerent à armer des soldats déjà infideles dans le cœur, pour défier des citoyens bien sûrs de vaincre, parce qu'ils combattaient pour leurs foyers et qu'ils sçavaient mourir.

Vous sçavez, sire, que ce délit impolitique du conseil de Louis XVI, délit dont le renvoi de l'ancien ministere, n'était qu'une suite natnrelle, amena l'insurrection armée, c'est-à-dire, l'obligation de tout ce qui désirait un nouvel ordre de choses, de monter sur la brêche du trône ou d'y périr.

Les lumieres entourerent encore quelques temps de leur rayons cette insurrection naissante: car le trône d'abord n'essuya de brèche qne celle qu'il se fit à lui-même, et les patriotes purent se flatter de vaincre, sans aspirer à la gloire de mourir.

Ici vous exposer, Sire, ce que des hommes formés à l'école de Socrate devaient faire, c'est vous dire ce que les Parisiens ont fait ; et j'aime à appuyer sur cet hommage dû à des héros, qui de la fange des voluptés, s'éleverent en un jour à la hauteur des instituteurs du monde ; ce serait une jouissance pour moi de n'avoir à parler que des grandes choses qu'ils ont faites et non des crimes où ils ont eu la faiblesse de se laisser entrainer ; oui, Sire, et Votre Majesté a dû plus d'une fois s'en appercevoir, c'est avec regret que je rens une justice sévere aux peuples et aux rois ;

tandis que je suis dans mon élément, lorsqu'ayant à faire mouvoir les agents des révolutions mémorables, tout mon rôle se borne à les louer.

Au moment qu'un conseil d'état prévaricateur, en présentant à la capitale de la France le simulacre menaçant d'un siège, réduisit ses habitans à l'état de défense naturelle, on devait s'attendre de part et d'autre à toutes les horreurs des proscriptions Romaines, à ces jours de deuil et de funérailles si bien décrits sur notre théâtre par le rival de Sophocle, où l'on voyait ;

Le méchant, par le prix, au
crime encouragé,
Le mari par sa femme en
son lit égorgé,
Le fils tout dégoutant du
meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant
son salaire.

Mais grace aux lumieres du corps intermédiaire, qui faisait mouvoir Paris à cette époque, le sang humain fût respecté : on présenta trois cent mille épées contre la tyrannie, mais sans les tirer du fourreau.

Cette sagesse, dans le sein d'une anarchie qui semblait faite pour tout excuser, dérivait du grand principe : qu'il n'y a de guerre légitime que celle de défense ; qu'il vaut mieux présenter un front terrible a un ennemi puissant que de l'abbattre, et que si dans les crises des états il y a quelquefois une gloire passagere à vaincre son roi, il y en a une immortelle à se contenter de le désarmer.

Oui la philosophie est de moitié dans le premier essor de l'insurrection parisienne : c'est elle qui insinua à des bourgeois de

venus citoyens, qu'il fallait faire retentir le mot de patrie aux oreilles des gardes françaises; c'est elle qui, lorsque la tirannie seule se glorifiait d'être armée, leur fit fondre des balles dans les églises, et trouver des fusils au garde-meuble de la couronnne et sous le dôme des invalides; c'est elle qui leur persuada que le premier usage qu'ils devaient faire de ces armes républicaines était de protéger la force publique, en dissipant les brigands qui à l'ombre du civisme piliaient Saint Lazare et iucendiaient les barieres.

Le dirai-je encore ? C'est la raison de l'être a grand caractère, qui fit imaginer à des hommes dépourvusde tactique, qu'ils pouvaient avec du courage seul, faire tomber les remparts formidables de la Bastille, de ce monument effrayant de plusieurs siècles de despotisme, qu'Henri IV n'avait pas rendu désert, et que la Ligue ni la Fronde n'avaient osé foudroyer.

Pendant que Paris ressuscitait l'Athênes de Miltiade, l'assemblée nationale faisait revivre son aréopage : je ne connais rien d'aussi sage et d'aussi magna-

nime, que le plan de défense des représentans de l'empire français, durant le triomphe momentané du despotisme. Lorsque le vertueux Necker et ses collègues furent exilés, elle ne fit point de manifeste contre le monarque; mais elle déclara à l'unanimité que les ministres que le trône disgraciait, emportaient son estime, et ses regrets; elle éleva une digue terrible contre le torrent du pouvoir absolu, qui ménaçait de tout engloutir, en rendant le nouveau ministere, responsable des désastres publics; et pour convaincre la nation qu'un édit de chancel-

lerie ne suffisait pas pour porter atteinte à la propriété, elle mit la dette publique, sous la sauve-garde de la loyauté française.

Enfin Louis XVI revenu de la longue erreur qui fascinait ses yeux, eut le courage si rare de se laisser conquérir par ses peuples; d'accorder aux vœux publics le rappel de l'ancien ministère, et de partager quelques moments son trône avec l'assemblée nationale.

Ici se montre, en couleur de sang, la ligne de démarcation, qui sépare l'insurrection de la philosophie, de celle de l'histoire

Paris qui n'avait eu besoin que d'un jour pour se créer une patrie, la déshonora en y faisant entrer dans l'appareil le plus humiliant, son roi, qu'il venait de subjuguer. Jamais cette nouvelle Babylone ne se lavera auprès de la postérité, de l'opprobre d'avoir traîné dans ses rues, teintes du sang des Launay et des Flesselles, au milieu de deux cent mille épées ennemies et poursuivi par le silence outrageant de la multitude, un monarque qui venait, avec toute la loyauté de l'ancienne chevalerie, se remettre entre les mains de son peuple, et qui, si un moment

de faiblesse lui otait le droit à son enthousiasme, du moins par la grandeur d'âme avec laquelle il l'avait reparée, avait un titre à sa générosité.

Au milieu de cette ville immense, qui s'énorgueillissait d'un triomphe barbare dont l'histoire rougira pour elle, un seul homme avait du courage, et cet homme était le roi même qu'on osait dégrader : aucun mot de vengeance ne s'échapa de sa bouche magnanime ; il s'était attendu, en quittant Versailles, à une fin tragique et il l'avait quittée ; un homme de sa cour lui ayant dit

pour l'encourager, qu'il répondait de lui sur sa tête : *Henri IV*, repondit-il, *valait mieux que moi, et ils l'ont assassiné.*

J'irai, sire, bientôt dans cette ville, ou pendant un jour entier tout le monde était roi, excepté le roi légitime ; je lui reprocherai le crime de cette pompe triomphale et si je ne le vois pas expié par ses remords, ma plume accusatrice ira en souiller les pages de ma république.

Voyons maintenant, quelle devait être, au milieu de ces scènes orageuses, la marche raisonnée de l'assemblée nationale.

C'était déjà un bonheur bien rare pour elle, après avoir manqué la fameuse séance royale du serment, de se trouver alors précisément à la même position, à la suite d'un concours d'évènemens bizarres qu'elle n'avait pas prévus, et de crimes odieux auxquels elle n'avait pas cooperé. Il était à présumer qu'elle ne laisserait pas échapper deux fois l'occasion de regenerer l'état sans secousses; il lui suffisait à cet effet d'observer en silence le torrent des évènements qui entraînait la nation; de ne point heurter ce torrent de front, par une digue qu'elle aurait brisée, mais de lui

creuser adroitement un lit, pour prevenir les ravages de ses débordemens.

L'assemblée nationale ne manquait pas de lumières; elle comptait dans son sein des philosophes faits pour mener leur siècle, des Tollendal, des Sieyés, des Bailly, des Cazalès et des Mirabeau.

Elle ne manquait pas de vrai civisme; et elle l'avait assés manifesté par ses adresses vigoureuses au roi, pendant qu'il était encore absolu: par le dessein hardi qu'elle annoncait de met-

tre la coignée à l'arbre immense du préjugé, et même par le serment patriotique qu'elle avait prononcé avec tant dindiscrétion au jeu de paume.

Elle manquait encore moins de pouvoir, puisque le monarque venait, pour-ainsi-dire, de déposer sa couronne dans ses mains, que les peuples ne s'armaient pour l'insurrection que sous ses drapeaux, et qu'elle avait étendu jusqu'à des limites incalculables son droit de tout oser, en se faisant reconnaître par tous les partis, sous le titre d'assemblée nationale.

C'est dans ce moment que les représentants de la France devaient se faire médiateurs entre le roi et sa capitale, et en préparant, de part et d'autre, une combinaison sage de sacrifices, ôter à l'insurrection ce qu'elle pouvait avoir d'odieux, et conserver à la couronne les priviléges sans lesquels un grand état n'offre qu'un vain simulacre de monarchie.

La négociation devait s'ouvrir avec les vainqueurs ; car ils étaient les seuls qui, du sein des crimes, pussent donner des loix à leurs représentants : et ces crimes

n'avaient point été commis dans l'ombre ; les têtes sanglantes des Launai et des Flesselles se portaient encore en triomphe dans les rues de Paris, sans qu'on put impunément détourner ses regards de ce spectacle affreux ; sans qu'il fût permis d'honorer de quelques larmes la fin tragique, sur-tout du chef du corps municipal, dont l'unique délit était peut-être d'avoir manqué de génie, lorsque dans des temps aussi orageux, avec du génie même, un homme en place n'était pas sûr de se dérober au supplice.

Il me semble qu'il ne devait

y avoir que deux articles fondamentaux, dans le traité de pacification entre Paris et l'assemblée nationale.

L'un regardait l'organisation de cette force publique, si essentielle à tout état qui se régénère, et sans laquelle le même sort, c'est-à-dire, la destruction attend les vainqueurs et les vaincus, le trône, les sujets et jusqu'à l'assemblée nationale.

Malheureusement le parti dominateur dans l'assemblée commençait à adopter une théorie dangereuse; il se persuadait que le colosse du despotisme ne peut

s'abbattre qu'avec des bras vils que personne n'avoue, et il dèshonorait ainsi la cause sublime de la liberté, en l'étayant à-la-fois du génie des philosophes et des crimes de la multitude.

L'autre article non moins essentiel du traité, devait être, de sauver au roi l'opprobre de son entrée dans sa capitale. Il fallait, avec la même fermeté que l'assemblée nationale avait déployée contre le pouvoir absolu, se refuser à ce qu'un monarque qui l'avait fait l'arbitre de sa destinée, exposat ses jours, ou du moins la majesté de sa

couronne, au milieu d'une ville ou la licence populaire était à son comble; c'était au retour de la paix qu'elle devait promettre, de montrer à Paris le pere de la patrie, protégé par la force publique et encore plus par l'enthousiasme des peuples qui se trouvaient libres par ses bienfaits.

Il n'y eut point de congrès, pour garantir les droits du monarque et légitimer les usurpations de sa capitale. Les représentans de la nation ne songèrent même pas, le jour de cette entrée odieuse, à secouer la frivole étiquette des cérémonies, et

à placer le prince au milieu d'eux, pour lui faire croire qu'une partie des acclamations dont on les enyvrait à leur passage lui était addressée : ils imiterent en tout l'orgueil des triomphateurs Romains : eux seuls étaient sur le char, et le roi humilié les suivait dans les fers.

L'oubli coupable de l'assemblée nationale de se constituer médiatrice entre Paris et le roi, pour les sauver tous deux, amena en partie les nuages qui couvrent encore aux yenx de la philosophie, la plus belle des insurrections.

Le peuple de Paris qui se

permettait tout, parce qu'il pouvait tout, imagina de nommer par acclamation, un commandant de son armée et nn chef de son corps municipal : ce double choix se trouva par hazard infiniment heureux ; mais il n'en est pas moins vrai que des nominations aussi irrégulieres, étaient des attentats contre l'ordre social : que les députés de la France en ne les cassant pas, manquaient à la patrie et que le roi même en les confirmant manquait à la dignité de sa couronne.

A la licence d'élire ses chefs, le peuple joignit bientôt celle de

punir ceux qu'un autre pouvoir avait nommés ; l'intendant de Paris et un administrateur du dernier ministère, périrent, comme nous l'avons vu, dans les supplices les plus recherchés, et des scélérats vinrent présenter en triomphe le cœur sanglant d'une de ces victimes au corps municipal, sans qu'aucune voix s'élevât ni dans Paris ni dans Versailles, pour faire informer du délit de ces cannibales.

En même temps, grace au sommeil de la force publique, des nuées de brigands se répandirent dans les provinces, et du

Rhin aux deux mers, on se permit d'incendier les châteaux et d'égorger ceux qui ne portaient pas les livrées de l'insurrection.

La famille de l'infortuné monarque, vainement issu de soixante rois, n'avait pas attendu ce moment pour se dérober aux fureurs populaires; les princes du sang et les chefs de la noblesse, sortirent de la France, après elle, emportant l'or qui nourrissait la capitale, regrettant tous dans le cœur une patrie qui leur échappait, et quelques-uns peut-être se promettant de n'y rentrer que comme Coriolan, en la remplissant de funérailles.

Le livre de l'avenir est fermé pour l'homme ; à peine l'œil du génie peut-il en déchiffrer quelques lignes, au travers du nuage lumineux des probabilités ; mais il me semble que si, après la prise de la Bastille, l'assemblée nationale avait suivi la marche simple et noble que je viens d'indiquer, si elle avait négocié avec Paris le retour de la couronne dans ses droits légitimes et avec le roi libre encore une sanction auguste donnée à l'insurrection, on n'aurait point vu renouveller autour des palais de la moderne *Sybaris* des atrocités dignes seulement des huttes des antropophages

la nouvelle patrie n'aurait point parmi ses plus illustres citoyens des transfuges à punir et Paris, jadis la capitale de l'univers, n'irait pas en se dépeuplant sans cesse, jusqu'à ce qu'elle partage la solitude des tombeaux.

Oh ! si j'avais été un des représentans de la France, combien mon ame se serait élevée à l'idée d'être médiateur entre mon roi et vingt-cinq millions d'hommes ! car la monarchie entière reposait alors dans la capitale ; avec quelle énergie de zèle et de courage, j'aurais travaillé à la régénération de l'état, quand j'aurais vu que

les hommes dont j'attaquais les préjugés les plus chers, contents de respirer en paix à l'ombre de mes nouvelles loix, s'enchaîneraient à l'ennemi même de leurs usurpations par les nœuds de la reconnoissance.

Vous voyez, Sire, que le salut de la France a été manqué deux fois par son assemblée nationale; l'une, lorsqu'à la séance royale, elle oublia de prêter le serment mémorable qui enchaînait pacifiquement le chef et les membres du corps politique à la nouvelle constitution; l'autre, lorsqu'à la naissance des orages, elle n'ima-

gna pas, en voyant à ses pieds le roi et ses vainqueurs, c'est-à-dire, le pouvoir et la force, de les faire concourir par des sacrifices mutuels à la tranquillité générale. Je tremble que de ces deux erreurs ne naissent des troubles innombrables : qu'à l'inertie de l'esclavage sous le despotisme, ne succède une anarchie féroce qui le fasse regretter, et que la nation revenue de son idolatrie pour ses régénérateurs ne finisse un jour par calomnier les lumières qui leur ont fait faire de si grand choses.

Ici succéda un long silence. Epo-

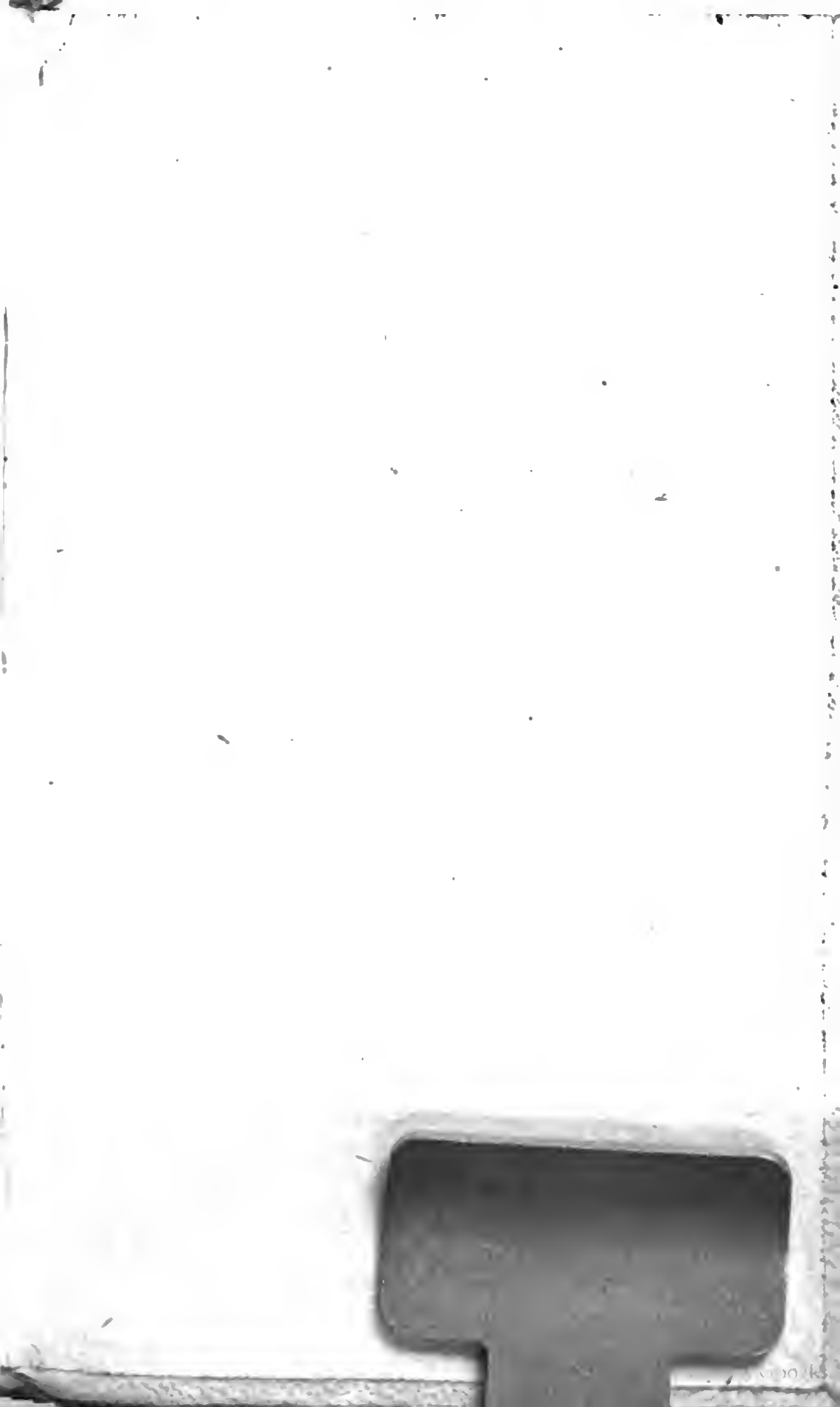
nine, dont l'âme en ce moment était toute entière dans l'hospice de la forêt, ne s'en apperçut point; de sorte que revenue a elle-même, lorsque le fil de l'entretien se renouait, elle sembla y prêter l'oreille, comme s'il n'avait jamais été rompu.

L'Empereur sortit le premier de sa réverie: mon cher Platon, dit-il, tes principes avaient commencé à m'allarmer : soit qu'ils ne conduisissent qu'à la vertueuse chimère de l'égalité primitive : soit que malgré notre haîne pour tout préjugé, tenant toujours un peu, toi a ceux

de la philosophie, moi a ceux de la royauté, il nous fut impossible d'avoir une langue commune, que nous fussions tous deux à portée d'entendre.

Mais la sagesse de tes résultats, me réconcilie avec l'audace de ta théorie : je sens qu'à force de vertu, on peut rendre la raison respectable, jusques dans ses attentats contre les trônes ; et que si jamais il s'élevait en Europe une conjuration des peuples contre les illustres infortunés qui les gonvernent, des sages tels que toi auraient le courage de nous protéger, sinon parce

que nous sommes au rang des rois, du moins parce que nous sommes au rang des hommes.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

21753